

# L'ART DE HURLER SUR DES INCONNUS

*Dr. Sarcasme*



# **L'Art de hurler sur des inconnus**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Concept : Vendre des places pour un interrogatoire de police	4
Chapitre 2 : Le Syndrome Pôle Emploi : 'Tu fais quoi dans la vie ?'	9
Chapitre 3 : Le Premier Rang : Masochisme et budget serré	14
Chapitre 4 : Marseille : Le seul pays reconnu par l'ONU selon lui	19
Chapitre 5 : L'Obsession Fiscale : 'Tu gagnes combien ?'	23
Chapitre 6 : Le Look : Entre un pirate de chez Wish et un livreur Deliveroo	27
Chapitre 7 : La Méthode du Mitrailleur : Parler vite pour masquer le vide	31
Chapitre 8 : Le Cinéma : Figurant de luxe ou fantôme de l'écran ?	36
Chapitre 9 : L'Art de l'Esquive : Vanter l'impro pour ne pas écrire	40
Chapitre 10 : Le Vélodrome : Un stade pour un seul homme (et beaucoup de vent)	44
Chapitre 11 : La Fraternité Sélective : 'Mon frère, mon sang, t'es moche'	49
Chapitre 12 : La Sortie de Scène : Disparaître avant la vengeance	54

# Chapitre 1

## Le Concept : Vendre des places pour un interrogatoire de police

L'être humain est une créature fascinante, capable de payer des fortunes pour des choses que la nature, ou l'État, offre gracieusement dans des moments de grande détresse. On paie pour courir sur un tapis roulant alors que la rue est gratuite. On paie pour manger des graines d'oiseaux dans des bols en bambou alors qu'on peut picorer au parc Monceau sans dépenser un centime. Mais le chef-d'œuvre absolu de Redouane, son coup de génie qui devrait lui valoir une chaire d'économie au MIT ou une cellule capitonnée à Sainte-Anne, c'est d'avoir compris que la classe moyenne supérieure s'ennuie tellement qu'elle est prête à déboursier cinquante balles pour se faire traiter comme une merde par un type en uniforme de chez Déguise-Toi.com.

Le concept est d'une pureté cristalline : l'Interrogatoire Immersif.

Comment convaincre un cadre sup' qui boit du lait d'avoine et porte des baskets en cuir de saumon de venir s'asseoir dans une cave humide de la rue de Crimée pour se faire hurler dessus à propos d'un braquage de bijouterie qu'il n'a jamais commis ? C'est là que le talent de Redouane intervient. Il n'a pas vendu un service de police. Il a vendu de l'\*authenticité\*. Il a vendu du « vécu ». Il a vendu l'expérience ultime de la déchéance sociale à des gens dont le plus gros trauma est d'avoir reçu un avocat trop mûr dans leur commande Deliveroo.

« Les gens ne veulent plus de confort, m'a-t-il expliqué en comptant une liasse de billets de 50 avec la dextérité d'un croupier de Las Vegas. Le confort, c'est pour les vieux. Les jeunes veulent de la friction. Ils veulent de la sueur. Ils veulent sentir que leur cœur bat. Et rien ne fait battre le cœur plus vite que la menace d'une peine de dix

ans fermes prononcée par un chauve qui postillonne. »

Le marketing était agressif. Sur le site web, on ne voyait pas de policiers souriants faisant de la prévention. On voyait un gros plan sur une ampoule de 40 watts qui grésillait, avec un slogan en police Helvetica : \*« Et vous, que diriez-vous si vous n'aviez rien à dire ? »\*. À 50 euros la séance de 45 minutes (formule "Garde à vue Express"), Redouane proposait un pack incluant : le café tiède dans un gobelet en plastique écrasé, la chaise bancale qui te nique les lombaires, et surtout, l'absence totale de droits de l'homme.

C'était un triomphe.

Le premier client fut un certain Jean-Baptiste, consultant en stratégie digitale, le genre de type qui porte des lunettes rondes et pense que le télétravail est une conquête sociale majeure. Jean-Baptiste est arrivé avec un sourire un peu nerveux, pensant qu'il allait vivre un escape game amélioré avec des énigmes et des indices cachés sous le pot de chambre. Pauvre Jean-Baptiste.

Dès qu'il a franchi la porte blindée, Redouane l'a plaqué contre le mur avec une violence tellement académique qu'elle aurait fait pleurer un instructeur de la gendarmerie. Pas de « Bienvenue ». Pas de « Voulez-vous laisser votre veste au vestiaire ? ». Juste un « FERME TA GUEULE, JE T'AI PAS DEMANDÉ DE RESPIRER ! » hurlé à deux millimètres de son tympan.

Jean-Baptiste était ravi. Je l'ai vu dans ses yeux écarquillés : il était enfin le héros d'un film de Scorsese. Il payait pour être la victime, pour être le petit rat acculé, pour ressentir cette délicieuse décharge d'adrénaline que seul le mépris total d'une autorité arbitraire peut procurer.

Redouane est un puriste. Pour lui, l'interrogatoire ne se limite pas à poser des questions. C'est une chorégraphie du malaise. Il a investi dans une machine à café qui

produit exclusivement un jus noir, acide et brûlant, capable de percer un trou dans un estomac de fer. Il a acheté des néons qui clignotent exactement à la fréquence nécessaire pour déclencher une migraine ophtalmique en moins de sept minutes. Il a même poussé le vice jusqu'à parfumer la pièce avec une fragrance "Tabac froid, sueur et désespoir", développée par un chimiste véreux de sa connaissance.

Dans la salle d'interrogatoire, le spectacle était total. Redouane jouait le rôle du « Mauvais Flic ». Et le « Bon Flic » ? Il n'y en avait pas. Redouane estimait que le concept de bon flic était une faiblesse marketing. Pourquoi donner de l'espoir au client alors qu'il paie pour l'oppression ?

— « Alors, Jean-Baptiste, on fait moins le malin quand on n'a plus son iPhone, hein ? »

— « Mais... je n'ai rien fait ! » bégayait le client, avec une excitation mal dissimulée.

— « C'EST EXACTEMENT CE QUE DIRAIT QUELQU'UN QUI A FAIT QUELQUE CHOSE ! »

C'est là que le génie de Redouane éclatait. Il utilisait des sophismes tellement énormes qu'ils devenaient des vérités indiscutables. Si tu te tais, tu caches quelque chose. Si tu parles, tu mens. Si tu demandes un avocat, c'est que tu es coupable. Si tu ne demandes pas d'avocat, c'est que tu es trop arrogant pour croire qu'on va te coincer. C'est le cercle vicieux parfait, l'algorithme de la culpabilité universelle.

Le plus drôle, c'était la sortie. Après quarante-cinq minutes de pressions psychologiques, de menaces sur sa famille imaginaire et de coups de poing frappés sur la table en métal, Jean-Baptiste ressortait de la cave, les cheveux en bataille, le teint livide, mais avec un sourire de pur bonheur. Il demandait une facture pour pouvoir la déduire de ses frais professionnels en tant que « Stage de gestion du stress sous contrainte extrême ».

Redouane a vite compris qu'il tenait le filon du siècle. Il a commencé à proposer des

options "Premium". Pour 20 euros de plus, tu avais le droit à la « Confrontation ». Redouane engageait un acteur qui jouait un complice édenté qui te balançait direct : « C'est lui qui a eu l'idée de frapper la vieille ! C'est Jean-Baptiste ! ». Pour 100 euros, tu avais la formule « Nuit en cellule de dégrisement » avec une couverture qui gratte et un colocataire qui récite du Jul à l'envers jusqu'à l'aube.

C'était une critique sociale vivante. Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment la vie moderne est-elle devenue si aseptisée, si prévisible, si dénuée de tout relief que des gens éduqués sont prêts à financer leur propre simulacre de garde à vue ? Redouane s'en foutait royalement. Il ne faisait pas de la sociologie, il faisait du chiffre.

Un soir, je lui ai demandé :

— « Red, tu n'as pas peur que la vraie police débarque ? »

Il a ricané en ajustant sa lampe d'architecte pour qu'elle aveugle n'importe qui s'asseyant en face de lui.

— « S'ils viennent, je leur vends un pass VIP. Ils sont les premiers à vouloir être de l'autre côté de la table pour une fois. Eux aussi, ils veulent savoir ce que ça fait de se faire hurler dessus par quelqu'un qui a payé pour le faire. »

Le concept de Redouane reposait sur une faille narcissique majeure de notre époque : le besoin d'être le centre de l'attention, peu importe le prix. Dans un commissariat normal, tu n'es qu'un numéro de dossier, une corvée administrative pour un fonctionnaire qui rêve de sa retraite en Lozère. Chez Redouane, tu es la star. On ne s'occupe que de toi. On te scrute, on t'analyse, on te hurle dessus, on s'intéresse à tes moindres tics nerveux. C'est la forme de psychothérapie la plus violente et la plus efficace du monde.

C'était fascinant de voir ces gens sortir de là, le portefeuille vide et l'ego regonflé à bloc. Ils avaient "survécu". Ils allaient pouvoir raconter ça au prochain afterwork : « Non mais franchement, l'immersion est dingue. Le mec m'a presque fait croire que

j'avais détourné des fonds publics. J'ai failli craquer au moment où il m'a jeté le café froid dessus. Une expérience sensorielle incroyable. »

Redouane, lui, rangeait son uniforme en plastique et vérifiait ses virements Stripe. Il avait compris que dans un monde où tout le monde veut être libre, il y a une fortune à se faire en vendant des chaînes de pacotille et une petite ampoule qui clignote. Il avait transformé l'arbitraire policier en produit de luxe, prouvant ainsi que si vous hurlez assez fort sur quelqu'un, il finira non seulement par avouer ses péchés, mais aussi par vous laisser un pourboire et une note de cinq étoiles sur Google Maps.

C'était ça, l'Art de hurler sur des inconnus : transformer l'humiliation en prestation de service, et la peur en produit de consommation courante. Redouane n'était pas un tortionnaire. C'était un visionnaire du divertissement néo-libéral. Et le pire ? C'est que j'ai fini par payer ma place. Juste pour voir. Et croyez-moi, à la dixième minute, quand il m'a demandé où j'avais caché les diamants de la comtesse, j'ai failli lui donner mon code de carte bleue. Non pas par peur, mais par pur respect pour la qualité du service client.

## Chapitre 2

### Le Syndrome Pôle Emploi : 'Tu fais quoi dans la vie ?'

Entrez dans n'importe quel café-théâtre de Paris, de Lyon ou de n'importe quelle ville où des gens paient vingt balles pour boire de la Cristaline tiède dans un gobelet en carton, et vous entendrez cette phrase. Elle tombe toujours après dix minutes de spectacle, quand le « comédien » sent que son sketch sur les applications de rencontre commence à prendre l'eau ou que son imitation de l'accent marseillais n'a pas déclenché l'hystérie collective espérée. C'est le parachute de secours de l'humour moderne, la bouée de sauvetage du vide créatif : « Et toi, là-bas, au premier rang avec ton pull à col roulé de dépressif... Tu fais quoi dans la vie ? »

Mais chez Redouane, ce n'était pas un outil de transition. C'était une méthode de chasse. Une battue à l'homme déguisée en interaction bienveillante. Il n'en avait rien à foutre de savoir si vous étiez épanoui dans votre job ou si vous aviez des tickets-restaurant. Ce qu'il cherchait, c'était le sang. Plus précisément, il cherchait le fonctionnaire de catégorie B, le consultant en « optimisation de flux » ou le clerc de notaire sous Lexomil. Il cherchait la faille dans le contrat social, l'endroit précis où le néolibéralisme avait fini par transformer un être humain en une extension de son logiciel Excel.

Le « Syndrome Pôle Emploi », c'est cette pathologie qui consiste à croire que notre utilité sociale est inversement proportionnelle à notre capacité à faire rire une salle de deux cents personnes. Redouane le savait mieux que personne. Pour lui, le public n'était pas une masse de spectateurs, c'était un catalogue de cibles mouvantes. Chaque métier était une insulte potentielle. Chaque intitulé de poste était une porte ouverte sur un abîme de sarcasme.

— « Toi, le grand chauve. Tu fais quoi ? »

— « Je suis... Community Manager. »

— « Ah. Donc tu es payé pour poster des photos de chats avec des légendes en Comic Sans MS pendant que tes parents regrettent d'avoir payé ton école de commerce à 10 000 euros l'année ? Magnifique. Applaudissez-le, s'il vous plaît. C'est le dernier rempart entre nous et la fin de la civilisation. »

C'était chirurgical. Redouane ne se contentait pas de vanner. Il déshabillait l'ego professionnel avec la grâce d'un boucher-charcutier un jour de grève du froid. Il transformait le premier rang en un tribunal de la honte corporatiste. Et pourtant, on en redemandait. On attendait tous avec une érection sociologique le moment où il allait tomber sur la pépite. Le Graal. Le monstre de fin de niveau.

Parce que dans la hiérarchie de la détestation de Redouane, il y avait un sommet. Un Olympe de la noirceur bureaucratique. Une profession qui, à elle seule, justifie l'existence de l'enfer et des contrôles fiscaux. L'Huissier de Justice.

Quand Redouane demandait « Tu fais quoi dans la vie ? » et que la réponse était « Huissier », l'atmosphère changeait. On ne riait plus, on assistait à un exorcisme. C'était le moment où l'Art de hurler sur des inconnus atteignait sa forme pure, presque divine. L'huissier, c'est l'homme qui vient chez toi pour coller des étiquettes sur ton canapé Ikea pendant que tes enfants pleurent. C'est le visage humain du commandement de payer. Et Redouane, face à un huissier, ne faisait plus de l'humour. Il faisait de la justice préventive.

— « Huissier ? » répétait-il, la voix soudainement basse, chargée d'un mépris si dense qu'on aurait pu le couper au couteau. « Tu as vraiment dit huissier ? Devant des gens qui ont payé pour venir ici ? Mais quel genre de déviance sexuelle t'a poussé à choisir ce métier ? Est-ce que, petit, tu dégonflais déjà les pneus des fauteuils roulants ? Est-ce que tu volais les goûters des orphelins en leur expliquant que c'était une saisie conservatoire ? »

L'huissier, généralement un type en costume gris qui pensait s'offrir une soirée détente après avoir expulsé une famille de trois enfants l'après-midi même, tentait de sourire. Un sourire crispé, le genre de rictus qu'on voit sur les photos de mariage des gens qui vont divorcer trois mois plus tard. Mais Redouane ne le lâchait pas. Il le labourait. Il l'humiliait avec une précision technique qui frisait le génie criminel.

Il expliquait à la salle que cet homme n'était pas un humain, mais un algorithme de malheur en chaussures à bouts carrés. Il décrivait sa vie, ses matins sombres où il se réveillait avec l'envie pressante de saisir un grille-pain, ses soirées solitaires où il caressait des tampons encreurs en lisant le Code de procédure civile. Et le public hurlait. Non pas de joie, mais de soulagement. C'était une catharsis collective. En hurlant sur l'huissier, Redouane vengeait toutes nos amendes majorées, toutes nos découvertes bancaires, toutes ces fois où l'État nous avait envoyé un courrier à en-tête bleu pour nous rappeler que nous étions, au fond, de la chair à impôts.

La technique était rodée. Redouane passait d'abord en revue les métiers « inoffensifs » pour endormir la méfiance. Il se moquait des graphistes (« Tu fais des logos que personne ne voit pour des boîtes qui vont couler »), des infirmiers (« Merci pour tout, mais est-ce que tu peux me donner un peu de morphine là, tout de suite ? »), des profs de yoga (« Tu es fondamentalement un chômeur qui porte des leggings »). C'était l'échauffement. Le tour de chauffe avant le carnage.

Il utilisait le « Syndrome Pôle Emploi » comme un scanner. Il cherchait l'odeur de la paperasse, le parfum rance de l'autorité mesquine. Et quand il le trouvait, il ne le lâchait plus. C'était sa seule et unique transition, son pivot narratif. Il n'avait pas besoin d'écrire des blagues sur sa grand-mère ou sur le métro. Sa matière première, c'était nous. Notre besoin pathétique de nous définir par notre fiche de paie.

Un jour, je l'ai vu tomber sur un mec qui faisait de la « Compliance de données ». Le pauvre type a eu le malheur d'essayer d'expliquer son métier.

— « En gros, je m'assure que les flux de données sont conformes aux réglementations européennes... »

Redouane l'a regardé pendant dix secondes en silence. Un silence de mort. Puis il a hurlé :

— « TA GUEULE ! Juste, ferme-la ! Tu as entendu ce que tu viens de dire ? Tu es en train d'assassiner la langue française avec des mots qui n'ont aucun goût !

"Conformité des flux" ? Tu es un bouchon de radiateur humain ! Tu es le mec qui dit non à des trucs que personne n'a envie de faire de toute façon ! Si tu mourais demain, la seule chose qui changerait sur Terre, c'est qu'un serveur en Belgique ramerait un tout petit peu moins ! »

La salle était pliée en deux. Le type de la Compliance souriait bêtement, espérant que l'orage passerait. Mais chez Redouane, l'orage est stationnaire. Il s'installe, il déballe son pique-nique et il foudroie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des cendres.

L'Art de hurler sur des inconnus reposait sur ce postulat simple : dans un monde où tout le monde se prétend "bienveillant", "inclusif" et "à l'écoute", il y a une demande massive pour quelqu'un qui vous traite comme la merde administrative que vous êtes devenu. On ne payait pas pour voir Redouane faire des vanes. On payait pour qu'il nous rappelle que notre job à 45k par an consistant à faire des présentations PowerPoint sur la "stratégie digitale du secteur de la brosse à dents" était une insulte à l'évolution de l'espèce.

À la fin du show, Redouane retournait dans sa loge, vérifiait ses virements Stripe, et se préparait à la prochaine tournée. Il savait qu'il y aurait toujours un huissier, un auditeur financier ou un responsable RH dans la salle. Parce que ces gens-là ont besoin de rire aussi. Ils ont besoin de sentir, le temps d'une insulte bien sentie, qu'ils existent encore derrière leur badge d'accès.

Et l'huissier, en sortant, laissait souvent un pourboire à l'entrée. Non pas parce qu'il avait passé un bon moment, mais par pur réflexe professionnel : il payait pour éviter

que Redouane ne vienne, à son tour, saisir son honneur sur la place publique. C'était le cycle de la vie version Redouane. Une prédation circulaire où le rire n'était que le bruit que fait une chaîne de pacotille quand elle se resserre sur votre cou.

Et moi ? Moi je restais là, à prendre des notes, conscient que si Redouane me demandait mon métier, je serais obligé de lui répondre que j'écris des chroniques sur des types qui hurlent sur des inconnus. Et là, je sais exactement ce qu'il me dirait. Il me regarderait avec cette petite ampoule qui clignote dans les yeux et il hurlerait : — « Ah, un parasite de parasite ! Le ténia du ténia ! Applaudissez-le, les enfants, c'est l'homme qui regarde les autres vivre parce qu'il a trop peur de rater son propre licenciement ! »

Et honnêtement ? J'aurais probablement applaudi avec les autres. Parce que dans le Syndrome Pôle Emploi, le plus drôle, ce n'est pas le métier. C'est le fait qu'on accepte tous de le porter comme une croix, en espérant que quelqu'un, enfin, vienne nous crucifier proprement sur scène pour le prix d'une place de spectacle.

# Chapitre 3

## Le Premier Rang : Masochisme et budget serré

Si le consumérisme moderne était une maladie mentale, le premier rang d'un spectacle de stand-up en serait le stade terminal, celui où l'on commence à manger ses propres excréments en trouvant qu'ils ont un arrière-goût de truffe.

Dans n'importe quel autre secteur de l'activité humaine, l'augmentation du prix d'un service est corrélée à une amélioration de la qualité de vie. Vous payez plus cher pour avoir un siège en cuir dans l'avion, pas pour que le pilote vienne vous vomir sur les genoux pendant les turbulences. Vous payez un supplément au restaurant pour avoir une vue sur la mer, pas pour que le chef cuisinier sorte des cuisines afin de critiquer votre coupe de cheveux et l'insuffisance notoire de votre épargne retraite devant soixante-douze inconnus qui ricanent.

Mais le stand-up a inventé un concept révolutionnaire : la "Taxe de l'Humiliation Volontaire".

S'asseoir au premier rang, c'est signer un contrat de soumission totale avec un type qui porte un micro sans fil et des baskets trop chères pour son niveau de talent. C'est accepter de devenir l'accessoire gratuit d'un spectacle payant. C'est payer quarante-cinq euros pour se faire appeler « Kevin le comptable dépressif » ou « la meuf qui a clairement épousé son mec pour son assurance vie » pendant une heure. Et le pire ? Le pire, c'est que si l'humoriste vous ignore, vous repartez frustré. Vous avez payé pour la fessée, et si le dompteur ne vous donne pas au moins un petit coup de cravache verbal, vous avez l'impression d'avoir été floué par le service après-vente du sadisme.

Analysons cliniquement le spécimen du premier rang. Il y a trois catégories distinctes, chacune ayant sa propre pathologie.

D'abord, le **\*\*Névrosé du Contrôle\*\***. C'est celui qui pense que s'il est assez près, il pourra « apprivoiser » la bête. Il sourit d'un air entendu, il hoche la tête à chaque punchline comme s'il les avait écrites lui-même, il essaie de créer une complicité tacite avec l'humoriste. Il se dit : « S'il voit que je suis un bon public, il ne me frappera pas. » C'est la stratégie de la gazelle qui essaierait de se lier d'amitié avec un lion en lui proposant de lui épiler le dos. Spoiler : le lion n'en a rien à foutre de ton amitié, il veut juste savoir si tes côtes sont tendres. Pour l'humoriste, le Névrosé du Contrôle est une cible de choix. Rien n'est plus jouissif que de briser le quatrième mur pour dire à ce type : « Pourquoi tu hoches la tête comme un chien à l'arrière d'une plage arrière de Twingo ? Tu crois qu'on est potes ? Est-ce que j'ai l'air d'avoir envie de connaître ton avis sur la géopolitique ? »

Ensuite, nous avons le **\*\*Couple au bord du Gouffre\*\***. Ils sont là parce que « ça va nous faire du bien de sortir ». Ils ont réservé le premier rang parce qu'ils n'ont plus rien à se dire et qu'ils espèrent qu'un tiers interviendra pour meubler le silence de leur existence. Ils offrent leur intimité en holocauste sur l'autel du rire. L'humoriste les repère à trois kilomètres. C'est le "buffet à volonté" de la vanne.

— « Vous êtes ensemble depuis combien de temps ? »

— « Sept ans. »

— « Sept ans ? Et vous avez encore des rapports sexuels ou vous vous contentez de soupirer quand l'autre sort de la douche ? »

Et là, la magie opère. Le public explose. Le couple rit, mais c'est un rire jaune, un rire de condamné à mort qui trouve que la guillotine est bien affûtée. Ils paient pour qu'un inconnu mette des mots sur leur misère affective. C'est une thérapie de couple, mais sans le secret médical et avec plus de gens qui se moquent de votre absence de libido.

Enfin, il y a le **\*\*Masochiste à Budget Serré\*\***. C'est le paradoxe ultime. Ce sont des gens qui n'ont pas forcément les moyens, mais qui ont mis leurs dernières économies

dans une place "Gold" ou "Diamond" pour être sûrs d'être à portée de crachat. Ils arrivent avec leurs fringues de chez Celio et leur montre connectée d'entrée de gamme, et ils attendent. Ils attendent que le bourreau remarque leurs chaussures. — « C'est quoi ces pompes, Jordan ? On dirait que tu les as volées sur un cadavre à la sortie d'un gymnase en 1994. »

Le Masochiste exulte. Il est enfin "vu". Dans une société qui l'ignore, dans un open-space où il n'est qu'une ligne Excel, être insulté par une célébrité de seconde zone sur une scène de 20 mètres carrés est la preuve irréfutable de son existence. « Il m'a traité de clochard ! » s'exclamera-t-il plus tard au bar. « Il a dit que j'avais une tête à faire des tutoriels sur comment réparer des chauffe-eaux ! » Il est heureux. Il a payé la taxe de visibilité par l'humiliation.

Mais pourquoi ce besoin ? Pourquoi cette pulsion de se mettre dans la ligne de mire ?

C'est le Syndrome du Premier Rang : une volonté inconsciente de transférer sa propre honte à un professionnel. On vit tous avec une valise pleine de complexes, de doutes sur notre carrière, de certitudes sur notre laideur matinale ou notre médiocrité sociale. En s'asseyant là, on dit à l'humoriste : « Tiens, prends ma honte, transforme-la en blague, et rends-la moi plus légère. » On paie pour que notre vie devienne une fiction comique plutôt qu'une réalité tragique.

C'est une forme de baptême par l'acide. Si tu peux survivre à dix minutes de vanes sur ta calvitie naissante ou sur le fait que tu ressembles à un expert-comptable qui vient de découvrir que sa femme le trompe avec son prof de Pilates, alors tu peux tout affronter. Le premier rang, c'est le stage de survie des ego fragiles.

L'humoriste, lui, joue un rôle de prédateur nécessaire. Il n'est pas là pour faire des blagues, il est là pour faire le tri sélectif de l'humanité. Il regarde la foule et il voit des catégories socio-professionnelles à abattre. Il ne voit pas des êtres humains, il voit des "angles d'attaque". Un mec avec une chemise trop cintrée ? C'est un "VRP en assurance vie qui pleure sous sa douche". Une femme avec un rire trop fort ? C'est

une "célibataire désespérée qui cherche à attirer l'attention du barman". Un jeune avec une casquette ? C'est un "chômeur professionnel qui vit encore chez ses parents et qui croit que le futur est dans les NFT".

Et le public adore ça. Parce que tant que c'est le type du premier rang qui se fait massacrer, ce n'est pas nous. Le premier rang est le bouclier humain du reste de la salle. Ce sont les soldats de première ligne qu'on envoie se faire hacher menu pour que les généraux, confortablement installés au fond près de la sortie, puissent rire en toute sécurité.

C'est là que réside le génie maléfique du stand-up : avoir réussi à faire payer plus cher les gens qui servent de chair à canon. C'est comme si, lors d'un siège médiéval, les paysans demandaient à être placés tout en haut des remparts, là où l'huile bouillante tombe en premier, et qu'ils glissaient une petite pièce d'or au seigneur pour avoir ce privilège.

« Allez-y, messire ! Versez donc ! Traitez-moi de gueux ! Dites à tout le monde que ma femme couche avec le palefrenier ! J'ai payé le pack VIP ! »

Au fond, le premier rang est le dernier bastion de l'honnêteté brutale. Dans un monde de politesse feinte, de "bienveillance" d'entreprise et de commentaires LinkedIn mielleux, le stand-up est le seul endroit où l'on peut encore dire à quelqu'un qu'il a une gueule de victime, et se faire payer pour ça. Et la victime, au lieu de porter plainte ou de s'effondrer en larmes, va applaudir. Elle va même poster une story sur Instagram avec la légende : « Moment incroyable, je me suis fait dé-fon-cer par Redouane ! Trop de barres ! »

"Trop de barres". La version moderne du "Merci mon Dieu de m'avoir châtié".

On ne va pas voir un spectacle de stand-up pour rire des autres. On y va pour vérifier qu'on est encore capable de supporter la vérité sur nous-mêmes, pourvu qu'elle soit

emballée dans un bon rythme comique. Le premier rang, c'est le miroir déformant que l'on paie pour nous montrer à quel point nous sommes ridicules, afin de pouvoir enfin l'accepter.

Alors, la prochaine fois que vous verrez un type au premier rang, un type avec un budget serré mais une soif de martyre infinie, ne le plaignez pas. Respectez-le. C'est le Christ de la classe moyenne. Il souffre pour vos péchés esthétiques, pour vos choix de carrière douteux et pour vos coupes de cheveux ratées. Il prend les balles pour vous.

Et s'il se fait traiter de "clochard" parce qu'il a des chaussures de chez Décathlon, n'oubliez pas : il a payé vingt euros de plus que vous pour ce privilège. Le masochisme a un prix, et dans l'économie de la vanne, l'inflation ne touche que ceux qui ont assez d'ego pour croire qu'ils peuvent survivre au premier rang.

Moi ? Je reste au fond. Près de la régie. Là où l'obscurité me protège et où je peux prendre des notes sans que personne ne remarque que mon métier consiste à regarder des gens payer pour se faire insulter. Parce que si l'humoriste me voit, il saura tout de suite que je suis le pire de tous : celui qui n'a même pas le courage de payer pour sa propre flagellation. \_Celui qui regarde le massacre sans jamais descendre dans l'arène.\_

Et ça, pour un type avec un micro, c'est la seule vraie insulte qu'on ne peut pas transformer en blague.

# Chapitre 4

## Marseille : Le seul pays reconnu par l'ONU selon lui

Il existe une pathologie géographique que la médecine moderne refuse d'étiqueter pour ne pas froisser les subventions régionales, mais qu'il convient de nommer ici : le narcissisme héliocentrique marseillais. Pour l'individu atteint de ce syndrome, la France n'est pas un hexagone, c'est une banlieue grise, humide et malpolie située quelque part au nord d'Aix-en-Provence. Pour lui, la frontière Schengen s'arrête au péage de Lançon-de-Provence. Au-delà, c'est la Terre de Feu, le Groenland, ou pire encore : Lyon.

Le Marseillais ne voyage pas. Il s'exile temporairement pour aller vérifier que le reste du monde est effectivement en train de rater sa vie. Il arrive à Paris ou à Londres avec la morgue d'un missionnaire jésuite débarquant chez les cannibales, prêt à leur expliquer que, certes, ils ont inventé la démocratie parlementaire ou le système métrique, mais qu'ils n'ont toujours pas compris le concept fondamental de la « lumière ». Car le sujet revient toujours là. Peu importe que vous soyez en train de discuter de la dévaluation du rouble, de la dérive des continents ou de la dernière découverte sur la structure de l'ADN, le Marseillais de service – appelons-le Kevin, parce qu'ils s'appellent tous Kevin ou Jean-Baptiste, il n'y a pas d'entre-deux – finira par ramener la conversation à l'indice UV du Vieux-Port.

Prenez la physique quantique. C'est le test ultime. Vous pourriez essayer d'expliquer à un Marseillais le principe d'incertitude d'Heisenberg : l'idée qu'on ne peut pas connaître simultanément la position et la vitesse d'une particule. Il vous regardera avec un petit sourire en coin, celui qu'on réserve aux enfants qui croient encore que la lune est en fromage, et il vous dira : « C'est beau tes histoires d'atomes qui se cachent, mon fada, mais ton atome, là, il est où ? Il est dans le noir ? Parce qu'à

Marseille, le principe d'incertitude, on connaît pas. Le soleil, il tape à 300 jours par an. La particule, on la voit très bien, elle est en train de prendre l'apéro à l'Escale Borély. Ton Heisenberg, il aurait eu moins de problèmes s'il avait fait ses calculs avec une Mauresque à la main au lieu d'être enfermé dans un laboratoire qui sent le renfermé et le désespoir germanique. »

Pour lui, le soleil n'est pas une étoile naine jaune située à 150 millions de kilomètres. C'est une propriété privée. C'est un membre de sa famille qu'il a l'exclusivité de citer comme témoin de moralité. Le reste de l'humanité vit dans une sorte d'obscurité médiévale, une existence en noir et blanc où l'on se nourrit de racines et de pluie fine. Quand il vous demande « Il fait quel temps chez vous ? », ce n'est pas de la politesse. C'est un diagnostic médical. Il attend que vous confessiez un 14°C pluvieux en plein mois de mai pour pouvoir lâcher son coup de grâce, ce soupir de satisfaction qui contient plus de mépris que dix ans de discours de haine : « Oh peuchère. Nous, on a dû mettre la clim', on tenait plus. »

Le Marseillais est le seul être humain capable de transformer une agression à la kalachnikov en un argument touristique. Si vous lui parlez de l'insécurité galopante dans les quartiers nord, il haussera les épaules avec une désinvolture qui frise le génie : « Oui, bon, ça tire un peu, c'est vrai. Mais au moins, les douilles brillent sous le soleil. À Paris, tu te fais égorger sous un ciel gris, c'est d'une tristesse, mon pauvre... Ici, au moins, tu meurs avec du contraste. La saturation des couleurs est incroyable. » C'est ça, le talent. C'est l'art de vendre un enfer urbain comme s'il s'agissait d'une peinture de Matisse, simplement parce qu'il y a assez de photons pour aveugler les témoins.

Dans une salle de spectacle, le Marseillais est un danger public pour l'humoriste. Parce qu'il n'est pas venu pour écouter des vanes, il est venu pour représenter sa nation. Il ne rit pas, il valide. Ou il conteste. Si vous faites une blague sur sa ville, il ne la prendra pas comme une satire sociale, mais comme une déclaration de guerre diplomatique. Il vous regardera depuis le premier rang avec ses lunettes de soleil

posées sur le crâne – même à 21h dans une cave voûtée – et il attendra le moment où vous direz une bêtise sur la bouillabaisse pour vous interrompre. « Oh, le comique ! On met pas de pommes de terre dans la vraie, hein ! » Il se sent investi d'une mission divine : protéger l'intégrité culturelle d'un rocher calcaire où la principale activité économique consiste à s'engueuler pour des places de parking.

L'ONU devrait sérieusement envisager de lui donner un siège permanent. Pas à la France, non. Juste à Marseille. On pourrait ainsi régler les conflits mondiaux en deux temps, trois mouvements. Israël et la Palestine ? « Écoutez les gars, venez on se fait une pétanque au Vallon des Auffes, on boit un coup, et vous verrez qu'avec ce bleu sur l'horizon, vos histoires de frontières, c'est du bidon. » Le réchauffement climatique ? Pour lui, c'est juste le reste du monde qui essaie enfin de rattraper son retard sur le niveau de confort marseillais. « La fonte des glaces ? C'est parfait, ça fera plus de place pour les yachts et moins de glace dans le Ricard des autres, ça les calmera. »

C'est là que réside la véritable tragédie de celui qui hurle sur les inconnus : on ne peut pas gagner contre quelqu'un qui possède sa propre réalité climatique. L'humoriste peut s'époumoner, pointer du doigt les contradictions, le clientélisme, l'état des poubelles ou le fait que la Canebière ressemble de plus en plus à un décor de film post-apocalyptique tourné par un réalisateur sous acide, le Marseillais s'en fout. Il a une armure thermique. Il possède cette certitude absolue, presque mystique, que Dieu lui-même a créé le reste de la planète uniquement pour servir de faire-valoir à la Corniche.

Il y a quelque chose de fascinant dans cette arrogance qui ne repose sur rien d'autre que l'inclinaison de l'axe de la Terre. Le Marseillais n'est pas fier de ce qu'il fait, il est fier de l'endroit où il se trouve au moment où il ne fait rien. C'est une philosophie de l'existence qui réduit l'effort humain à une simple erreur de calcul. Pourquoi travailler ? Pourquoi construire ? Pourquoi chercher la vérité ? Le soleil est là. Il est gratuit. Il est à lui. Et si vous n'êtes pas d'accord, c'est sans doute parce que vous êtes

jaloux, ou pire, que vous habitez dans le 78.

Quand vous le croisez dans une discussion sur la physique des trous noirs, et qu'il vous explique que « même un trou noir, s'il passait par la Joliette, il prendrait une couleur plus sympa », n'essayez pas de lutter. Ne sortez pas vos graphiques, ne parlez pas d'entropie. Laissez-le couler dans son propre délire de supériorité calorifique. Parce qu'au fond, c'est sa seule défense contre la réalité. Si on lui enlevait la conviction que sa ville est le centre de l'univers reconnu par toutes les instances intergalactiques, il ne lui resterait plus qu'une ville sale avec un club de foot qui le fait pleurer trois dimanches sur quatre.

Et ça, même l'humoriste le plus cruel ne peut pas lui infliger. On ne tire pas sur une ambulance, surtout si elle est garée en triple file sur un trottoir, sous un soleil magnifique, avec le chauffeur en train de prendre un café en expliquant à un touriste allemand que « Berlin, c'est bien, mais y'a pas la mer, alors à quoi ça sert ? »

Moi, depuis ma régie, je le regarde. C'est le seul type dans la salle qui ne baisse jamais les yeux. Pourquoi les baisserait-il ? Il n'a pas peur de l'obscurité du théâtre. Il sait qu'en sortant, même s'il est minuit, il portera son soleil intérieur, celui qui lui permet de croire que n'importe quelle rue défoncée est une avenue impériale, pourvu qu'on puisse y sentir l'iode et l'odeur du déni. C'est ça, le vrai talent de Marseille : avoir réussi à faire de l'insolation un projet politique cohérent.

# Chapitre 5

## L'Obsession Fiscale : 'Tu gagnes combien ?'

Entrez dans l'arène. Car à ce niveau de précision chirurgicale, on ne parle plus de salle de spectacle, mais d'un centre d'examen de la Direction Générale des Finances Publiques, l'odeur de la sueur et le projecteur dans la gueule en plus. Si vous pensiez venir pour oublier vos problèmes de découvert autorisé, vous vous êtes trompés de porte : vous venez de payer cinquante balles pour que le type sur scène vous explique, devant deux mille personnes, que vous êtes un pauvre, ou pire, un riche qui se cache.

Le premier rang n'est pas une place privilégiée, c'est une zone de guerre. C'est le couloir de la mort pour quiconque porte une chemise un peu trop bien repassée ou une montre qui brille plus que son avenir. Redouane Bougheraba ne fait pas de l'humour, il fait de l'audit. C'est le premier humoriste au monde qui a remplacé le "setup-punchline" par le "prélèvement à la source".

Tout commence par cette question, en apparence anodine, lancée avec l'accent de celui qui va vous carotter votre caution : « C'est quoi ton petit prénom, à toi ? » Ne répondez pas. Fuyez. S'il connaît votre prénom, il tient le fil. Et au bout du fil, il y a votre relevé de compte.

Dès que le cobaye lâche son métier, le mécanisme s'enclenche. « Consultant ? » C'est fini. Le mot est lâché. Dans la bouche de Redouane, « Consultant », ça veut dire : « Je gagne 6000 euros par mois pour faire des Powerpoint que personne ne lit, et je porte des mocassins sans chaussettes en pensant que je suis le loup de Wall Street alors que je suis juste le caniche de la Défense. » L'interrogatoire vire à la perquisition. On ne vous demande plus si vous allez bien, on veut savoir si vous êtes en CDI, si vous avez des tickets resto, et surtout, surtout : « Tu gagnes combien ? »

C'est le moment où la France retient son souffle. Dans un pays où l'on préférerait montrer ses photos de coloscopie à ses beaux-parents plutôt que de révéler son salaire net après impôts, Redouane a brisé le dernier tabou. Il a transformé le stand-up en confessionnal pour la classe moyenne supérieure.

Le mec au premier rang bafouille : « Euh, je sais pas, ça dépend des primes... »  
Et là, le couperet tombe : « Ça dépend des primes ? Regardez-le, il fait le modeste ! Il a une tête à avoir un compte aux Caïmans et à manger du quinoa bio tous les matins. T'as pas de primes, mon frère, t'as des dividendes ! Tu gagnes combien ? Dis-le ! Les gens ont payé, ils veulent savoir si tu peux leur payer la tournée ! »

C'est là que réside le génie du malaise. Le public ne rit pas d'une blague écrite, il rit de la mise à nu financière d'un parfait inconnu. C'est le "Money Drop" de la honte. Si tu gagnes trop, tu es un "salaud de capitaliste" qui doit payer le champagne à toute la salle. Si tu gagnes pas assez, tu es une "victime du système" qui n'aurait même pas dû avoir les moyens de s'acheter le billet pour être là. Dans tous les cas, tu perds.  
Bougheraba, c'est Robin des Bois, mais avec un micro sans fil et une paire de sneakers à 800 balles. Il prend aux riches pour donner des vanes aux pauvres, tout en vérifiant que les pauvres ne sont pas en train de frauder la CAF.

Il y a une fascination presque morbide à regarder ce contrôle fiscal en direct. On est dans l'esthétique de la "Tchache" marseillaise élevée au rang de torture médiévale. À Marseille, on ne vous demande pas qui vous êtes, on vous demande ce que vous pesez. C'est une ville où le paraître est une question de survie. Si tu n'as pas de Rolex à cinquante ans, tu n'as pas raté ta vie, tu as juste oublié de mentir sur ton crédit.  
Redouane a importé cette mentalité dans les théâtres parisiens : il gratte le vernis des apparences avec un ongle sale jusqu'à ce que le sang financier apparaisse.

Observez la gestuelle. Il ne reste jamais immobile. Il rôde. C'est un requin dans un aquarium de cadres sup' en rupture de ban. Il repère la proie. Le type qui a l'air

d'avoir un secret. Le mec qui a dit qu'il travaillait dans « l'import-export ».  
« L'import-export de quoi ? De farine ? De talc ? Tu vends quoi, Kevin ? Pourquoi tu baisses les yeux ? Tu gagnes combien ? »

L'obsession du chiffre est telle que le spectacle devient une immense calculatrice humaine. On additionne les revenus du troisième rang, on soustrait les impayés du balcon, et on finit par se demander si le mec à la régie n'est pas en train de remplir des formulaires CERFA en scred.

Mais pourquoi les gens acceptent-ils cela ? Pourquoi paie-t-on pour se faire humilier sur son épargne-retraite ?

Parce que c'est la seule fois de notre vie où l'argent devient enfin ce qu'il est vraiment : une vaste plaisanterie. En forçant les gens à hurler leur salaire dans un micro, Redouane désamorce la bombe sociale. On réalise que le "Chief Happiness Officer" gagne la même chose que le mec qui répare des ascenseurs, mais que le second a au moins l'utilité de ne pas nous expliquer comment être heureux avec un baby-foot dans l'open-space.

C'est une étude sociologique brutale. Le "Tu gagnes combien ?" est le scalpel qui sépare les frimeurs des vrais charbons. Si vous répondez trop vite, vous êtes suspect. Si vous répondez trop lentement, vous êtes coupable. Si vous ne répondez pas, vous êtes la prochaine cible.

Et quand le verdict tombe, quand le chiffre est lâché — « 4500 euros net » — la salle explose. C'est le cri de la meute. Moitié admiration, moitié envie, 100% sadisme. Redouane savoure. Il n'a même plus besoin de vanes. Le chiffre se suffit à lui-même. Il regarde le mec et lui lance : « 4500 ? Et tu t'es habillé comme ça ? Mais mon frère, avec 4500 balles, on s'achète une dignité, normalement. Là, on dirait que t'as braqué un Decathlon pendant les soldes. »

C'est l'art de l'insulte comptable. On attaque le portefeuille pour atteindre l'âme. On réduit l'être humain à sa fiche de paie pour mieux lui montrer que, malgré tout son

pognon, il reste une cible facile pour un gamin des quartiers qui a plus de répartie que lui n'a d'actions chez Total.

Le spectacle de Bougheraba n'est pas une soirée stand-up, c'est une séance de thérapie de groupe où le psy vous pique votre montre à la fin pour voir si vous allez oser porter plainte. C'est la revanche de la rue sur le bureau de poste, du bagout sur le bilan comptable. C'est le moment où l'on comprend que dans cette salle, la seule monnaie qui a de la valeur, ce n'est pas l'euro, c'est la capacité à fermer sa gueule quand on se fait découper en rondelles.

Parce qu'au fond, dans ce grand tribunal de l'absurde, le seul qui gagne vraiment beaucoup d'argent ce soir-là, c'est le type avec le micro. Et il n'a même pas besoin de vous dire combien. Il suffit de regarder ses chaussures : elles coûtent probablement le prix de votre loyer, de votre dignité, et du kit de survie que vous auriez dû acheter avant d'entrer dans la salle.

Et vous, là-bas, au fond, qui lisez ces lignes sans rire... vous faites quoi dans la vie ? Non, ne répondez pas. Je vois déjà à votre tête que vous êtes prof de yoga ou community manager. Laissez tomber. Vous ne gagnez pas assez pour que Redouane daigne vous insulter. Et ça, dans le monde de l'obsession fiscale, c'est peut-être l'humiliation suprême : ne même pas valoir le coup d'un audit.

## Chapitre 6

### Le Look : Entre un pirate de chez Wish et un livreur Deliveroo

Regardez-le bien. Prenez une seconde pour absorber l'agression visuelle qui se tient devant vous, sous les projecteurs, avec l'assurance d'un homme qui vient de gagner à l'EuroMillions mais qui a décidé de dépenser l'intégralité de son premier versement dans un surplus de l'armée situé à Barbès. Si l'on devait définir l'esthétique de Redouane, on serait face à un dilemme anthropologique majeur. On est sur un concept hybride, une sorte de mutation génétique entre un flibustier qui aurait raté son casting pour *\*Pirates des Caraïbes\** version low-cost et un coursier Deliveroo qui aurait décidé de ne jamais livrer la commande pour la manger lui-même dans un Uber Berline.

C'est le « Look du Mépris Décontracté ». Une science exacte qui consiste à porter des vêtements qui, sur n'importe qui d'autre, déclencheraient un appel immédiat aux services sociaux ou une fouille au corps préventive dans n'importe quel aéroport de l'espace Schengen. Mais sur lui ? C'est l'armure du prédateur. Le sweat à capuche est ici la pièce maîtresse. Ce n'est pas un vêtement, c'est une déclaration de guerre à l'élégance française. C'est un coton molletonné qui hurle : « Je suis venu ici pour te piquer ton goûter, ta dignité, et éventuellement la meuf avec qui tu es venu, juste pour voir si elle est capable de rire d'une blague sur ton PEL. »

Analysons la structure de ce sweat. Il est large. Trop large. On pourrait loger une famille de réfugiés fiscaux dans la poche kangourou. C'est le genre de fringue qui dit à l'audience : « Je suis tellement à l'aise que je pourrais faire une sieste pendant que je vous insulte. » C'est le confort de celui qui n'a plus rien à prouver à personne, surtout pas à vous, qui avez mis votre plus belle chemise cintrée pour ressembler à un cadre moyen en fin de burn-out. Lui, il arrive avec une dégaine de mec qui sort d'une

garde à vue pour "excès de charisme sur la voie publique", et pourtant, il domine la pièce.

Pourquoi le pirate de chez Wish ? Parce qu'il y a toujours ce petit détail un peu clinquant, un peu "too much", qui flirte avec le mauvais goût sans jamais s'y noyer totalement. C'est le chic de la contrefaçon assumée, même si tout est authentique. C'est l'art de porter du Balenciaga comme si ça sortait d'un bac à solde chez Tati. Il y a cette arrogance magnifique dans le fait de dépenser le prix d'une Twingo d'occasion dans un morceau de tissu qui ressemble à ce que votre petit-neveu porte pour aller acheter du shit derrière le gymnase. C'est une insulte visuelle au prolétariat, déguisée en uniforme du peuple.

Et puis, il y a le côté Deliveroo. Cette urgence dans la posture. Le mec a l'air d'être en transit. Il n'est pas là pour rester, il est là pour livrer. Sauf qu'il ne livre pas des sushis tièdes, il livre des uppercuts verbaux. Il a cette dégaine de mec qui a garé son scooter en double file, les warnings allumés, et qui va repartir dès qu'il aura fini de vous expliquer que votre coupe de cheveux est un crime contre l'humanité. C'est le look de la mobilité sauvage. On sent qu'à tout moment, il peut remettre sa capuche, monter sur un vélo électrique et disparaître dans la nuit marseillaise après avoir braqué votre amour-propre.

Mais le véritable génie de la panoplie, le point de bascule où le "pirate de Wish" devient soudainement le "propriétaire de ton âme", c'est le poignet. Ah, la montre.

C'est là que le piège se referme. Vous étiez là, en train de le juger, à vous dire : « Tiens, voilà un type qui s'habille chez Décathlon section "Sports de combat urbains" ». Et soudain, le projecteur accroche un reflet. Un éclat d'acier ou d'or qui brille avec une insolence insupportable. Ce n'est pas une montre, c'est un coffre-fort portatif. C'est un objet dont le prix pourrait éponger la dette de votre syndic de copropriété.

Cette montre, c'est le rappel à l'ordre. Elle dit : « Ne vous trompez pas de client. Je

ressemble peut-être à un mec qui va vous demander une pièce pour un ticket de métro, mais avec ce qu'il y a à mon poignet, je pourrais racheter la RATP et vous forcer à voyager en soute. » C'est le contraste absolu entre le haut en coton qui "pue la rue" et l'accessoire qui "sent le yacht à Saint-Tropez". C'est une stratégie de communication brillante : il s'habille comme vous pour que vous baissiez votre garde, mais il porte votre loyer annuel sur son bras gauche pour vous rappeler que, techniquement, il est votre patron.

Le public regarde le sweat et se dit : « Il est comme nous. »

Le public regarde la montre et se dit : « Merde, je suis pauvre. »

C'est ce grand écart permanent qui crée la tension comique. On ne peut pas vraiment détester un mec qui a l'air d'avoir volé ses vêtements à un adolescent en crise, mais on ne peut pas non plus l'ignorer quand il agite sous votre nez un instrument de mesure du temps qui coûte plus cher que votre éducation supérieure. C'est l'esthétique du "Parvenu Décontracté".

Et regardez ses chaussures. Toujours impeccables. Des sneakers qui n'ont jamais touché une flaque d'eau de leur vie. Des pompes qui ont leur propre garde du corps. Dans le monde de Redouane, les chaussures sont le thermomètre de la réussite. On peut porter un sweat qui ressemble à une serpillière de luxe, mais les pieds doivent crier "Premier de cordée". Si vous portez des mocassins à gland dans la salle, vous êtes déjà mort. Il va vous repérer à trois kilomètres. Pour lui, vos chaussures à semelles orthopédiques sont le signe clinique d'une vie passée à remplir des tableurs Excel en attendant la retraite. Lui, il est en baskets, prêt à courir, prêt à bondir, prêt à vous piétiner avec une semelle en gomme qui vaut le prix de votre canapé.

C'est là toute la subtilité du pirate de chez Wish : il vous fait croire à l'amateurisme alors qu'il est dans l'hyper-maîtrise. Le pirate, c'est celui qui vient piller vos certitudes. Il n'a pas besoin de costume trois-pièces pour asseoir son autorité. Le costume, c'est pour les gens qui ont besoin qu'on les respecte. Lui, il s'en fout que

vous le respectiez, il veut juste que vous payiez. Et vous payez. Vous payez pour voir un mec habillé comme un livreur de pizzas vous expliquer que votre vie est une suite de mauvais choix vestimentaires et financiers.

Au fond, ce look est une métaphore de son humour : c'est brut de décoffrage en apparence, c'est "street", c'est direct, ça ne s'embarrasse pas de fioritures oratoires... mais c'est d'une précision chirurgicale dès qu'il s'agit de toucher là où ça fait mal (le portefeuille ou l'ego). C'est le luxe qui se cache sous la capuche. C'est la vulgarité transcendée par le compte en banque.

Alors, la prochaine fois que vous le voyez arriver sur scène, ne vous fiez pas au cordon du sweat qui pendouille ou à cette allure de mec qui vient de se faire jeter d'un Quick à 3 heures du matin. Regardez le poignet. Regardez l'éclat de la montre. C'est le phare qui guide les épaves que vous êtes vers le rivage de la réalité. Vous êtes dans la salle, il est sur scène. Vous portez une veste de chez Zara que vous allez mettre trois ans à rembourser mentalement, il porte un pyjama de designer qui coûte le PIB de la Creuse.

Le pirate a gagné. Il a pris votre argent, il a pris votre rire, et il repart avec sa montre, dans son sweat Deliveroo, vous laissant seul avec votre dignité froissée et votre chemise trop bien repassée. Bienvenue dans l'art de l'arnaque élégante : où le seul truc qui est vraiment "Wish" dans l'histoire, c'est l'espoir que vous aviez de ne pas vous faire découper.

# Chapitre 7

## La Méthode du Mitrailleur : Parler vite pour masquer le vide

Posez ce dictionnaire. Rangez vos velléités de compréhension. Éteignez cette petite voix dans votre cerveau qui essaie désespérément de lier le sujet au verbe, parce que là où on va, la grammaire est une option payante et la logique est un concept de boomer dépressif. Bienvenue dans la zone de turbulences sonores, le triangle des Bermudes de l'intellect : la Méthode du Mitrailleur.

L'idée est d'une simplicité si brutale qu'elle en devient géniale. Si vous parlez à une vitesse normale, les gens ont le temps d'analyser ce que vous dites. Ils pèsent vos mots, ils évaluent la pertinence de votre chute, ils remarquent que votre anecdote sur le boulanger est aussi originale qu'un clip de rap tourné dans un parking. Mais si vous passez la barre des 300 mots à la minute ? Ah, là, mes amis, c'est le grand frisson. C'est le saut à l'élastique sans élastique, mais avec un ventilateur géant qui vous souffle des conneries dans les oreilles.

Le Mitrailleur ne cherche pas à vous convaincre, il cherche à vous saturer. C'est du bombardement de tapis. Il ne vise pas le centre de votre intelligence, il vise l'épuisement de votre système nerveux.

Imaginez le type sur scène. Il n'a pas de texte, il a un débit de mitrailleuse Gatling alimenté par un mélange de Red Bull et de terreur pure. Il lance une phrase : "Et là ma grand-mère arrive avec son déambulateur chromé façon Fast and Furious, mais en vrai c'est comme l'inflation sur le prix du kebab, t'as vu, le mec met de la salade alors que personne n'a demandé d'agriculture dans son sandwich, boom, c'est comme les impôts, on nous tond comme des moutons mais avec des ciseaux de chez Action, bref, j'ai acheté un drone."

Attendez. Quoi ? La grand-mère ? Le kebab ? La fiscalité ? Action ?

Trop tard. Vous êtes déjà à la vanne suivante. Le temps que votre synapse numéro 42 envoie un signal de détresse à votre cortex préfrontal pour lui dire "Hé, je crois que cette phrase n'avait absolument aucun sens sémantique", le mec a déjà balancé seize références à Netflix, quatre onomatopées douteuses et une imitation foirée de son oncle raciste.

Le public, dans sa grande mansuétude et son désir pathétique d'en avoir pour ses 45 euros, adopte alors le réflexe de survie ultime : le rire de complaisance. C'est un mécanisme biologique. Quand le cerveau reçoit trop d'informations contradictoires en trop peu de temps, il court-circuite. Pour ne pas admettre qu'il est en train d'écouter un type hurler du vide à la vitesse de la lumière, il décrète que "c'est du génie". Le rire devient une ponctuation nerveuse. Vous ne riez pas parce que c'est drôle, vous riez pour signaler que vous êtes toujours vivant malgré l'hémorragie cérébrale.

C'est la stratégie du TGV : peu importe si le paysage est moche, tant qu'il défile assez vite pour qu'on n'ait pas le temps de voir les usines désaffectées et les vaches qui s'ennuient.

Le Mitrailleur est un illusionniste de la diction. Sa syntaxe est un champ de ruines. S'il s'arrêtait ne serait-ce que trois secondes, s'il laissait un silence s'installer, le château de cartes s'effondrerait. On verrait les fils. On verrait que sous le sweat-shirt Deliveroo à 2000 balles, il n'y a que de l'air chaud et une envie pressante de terminer le set pour aller compter les billets. Mais il ne s'arrête jamais. Il enchaîne.

"Et le gars me dit quoi ? Il me dit 'Monsieur c'est un drive', je lui réponds 'Et moi je suis un dauphin bleu dans un océan de mépris', tac, l'écologie c'est important les gars, triez vos déchets mais triez aussi vos ex, moi mon ex elle était recyclable mais en tant

que déchet dangereux, vous voyez ce que je veux dire ? Comme les piles, faut pas les jeter dans le lac, sinon les canards ils font des étincelles, paf, l'intelligence artificielle ça va nous remplacer mais est-ce que ChatGPT sait faire un créneau en Smart dans le 16ème ?"

Regardez l'assistance. Ils sont fascinés. Ils sont comme des lapins devant les phares d'un semi-remorque chargé de vide. Le rythme crée une illusion de profondeur. On se dit : "Wow, ça va tellement vite, il doit être super intelligent". Non. Il a juste peur que vous vous rendiez compte qu'il n'a rien à dire. C'est l'équivalent humoristique de mettre trop de sel dans un plat dégueulasse : on ne sent plus le goût de la viande avariée, on sent juste l'agression.

Et si jamais, par malheur, une vanne tombe vraiment à plat — ce qui arrive environ toutes les huit secondes — la méthode du Mitrailleur offre le bouclier ultime : l'enfouissement. Une vanne ratée à 300 km/h est une vanne qui n'a jamais existé. Le temps que la gêne monte, elle est déjà recouverte par une nouvelle couche de bruit. C'est du remblai verbal. On construit une autoroute de LOL sur un marécage de "hein ?".

C'est là que réside le véritable Art de hurler sur des inconnus. Il faut transformer la salle en une gigantesque machine à laver en mode essorage. À la fin, le public sort de là, les cheveux ébouriffés, les tympanes en compote, le regard vitreux. Ils se disent : "C'était intense".

Oui, c'était intense. Une coloscopie sans anesthésie, c'est intense aussi. Est-ce qu'on a envie de payer pour ça ? Apparemment, oui.

Parce que le vide fait peur. Le silence, c'est le moment où l'on se retrouve face à soi-même, face à sa propre vacuité, face au fait qu'on a payé le prix d'un demi-SMIC pour voir un mec en pyjama nous raconter qu'il galère avec son code Wi-Fi. Le Mitrailleur vous protège de cette réalisation. Il remplit l'espace. Il sature votre bande passante mentale. Il vous empêche de réfléchir, et dans un monde où réfléchir mène

généralement à la dépression clinique, c'est un service public.

Le secret, c'est l'absence de charpente. Ne cherchez pas d'introduction, de développement ou de conclusion. Le Mitrailleur pratique l'anecdote fractale : chaque phrase ouvre une parenthèse qu'il ne refermera jamais. C'est un labyrinthe de miroirs où chaque miroir reflète une autre blague pas finie.

"Donc je prends l'avion, tu connais l'avion ? Les hôtesse qui te montrent comment mourir avec élégance alors que t'as juste envie de manger des cacahuètes salées, d'ailleurs le sel c'est le mal, mon médecin m'a dit 'arrête le sel', j'ai dit 'docteur, arrêtez de porter des Crocs avec des chaussettes', chacun son combat, les Crocs c'est le sabot du futur, si l'humanité finit en plastique au moins on flottera quand la glace va fondre, tac, l'ours polaire il va kiffer mon style, boom, 20 euros le parking à Orly, c'est plus cher que le voyage, à ce prix-là je veux que la voiture soit massée par des vierges effarouchées."

Vous riez ? Non, vous n'avez pas le temps. Vous êtes déjà en train d'essayer de visualiser l'ours polaire en Crocs tout en calculant le prix du parking. Votre processeur interne est en surchauffe. De la fumée sort de vos oreilles. C'est à ce moment précis que le pirate gagne. Il vous a hacké. Il a inséré son virus de nullité dans votre système d'exploitation en le faisant passer pour de la vivacité d'esprit.

Et la montre. N'oubliez jamais la montre dont on parlait plus tôt. Pendant qu'il agite ses bras comme un moulin à vent sous cocaïne pour mimer une situation qui n'est jamais arrivée, le cadran brille. C'est le métronome de votre arnaque. Chaque tic-tac de cette montre de luxe est une seconde de votre vie que vous ne récupérerez jamais, rachetée à prix d'or par un type qui vient de comparer la banquise à une chaussure en plastique.

C'est le triomphe de la forme sur le fond. Le fond est un concept de philosophe grec en toge. La forme, c'est le futur. C'est le bruit, la fureur, et le néant emballé dans un

débit de parole qui ferait passer un commissaire-priseur pour un moine bouddhiste sous Xanax.

Alors, quand vous sortirez de là, un peu étourdi, avec cette impression d'avoir passé une heure dans une soufflerie industrielle, ne cherchez pas à vous souvenir d'une seule bonne blague. Il n'y en avait pas. Il n'y avait qu'une cadence. Vous n'avez pas assisté à un spectacle, vous avez subi une attaque par déni de service. Vous avez été "DDoSé" par un mec qui porte des baskets à 800 balles.

Et le pire ? Vous reviendrez. Parce que le silence est devenu insupportable, et que vous préférez encore vous faire mitrailler le cerveau par du vide que d'entendre le bruit de votre propre solitude. Pan. Pan. Pan. Suivant.

# Chapitre 8

## Le Cinéma : Figurant de luxe ou fantôme de l'écran ?

Parlons un peu de ma carrière d'acteur, ce long métrage épique que personne n'a vu, principalement parce qu'il dure en moyenne trois secondes et demie par film et que j'y suis souvent flou en arrière-plan, juste derrière une plante verte plus charismatique que moi. Pour l'industrie du cinéma français, je suis ce qu'on appelle une « plus-value organique ». Pour le reste du monde, je suis le mec qui a l'air d'avoir perdu ses clés de bagnole dans toutes les scènes de foule.

Mon agent — un homme dont le métier principal consiste à m'appeler tous les six mois pour me demander si je sais encore hurler sans postillonner — m'appelle toujours avec le même enthousiasme de vendeur de monospaces d'occasion. « C'est un projet énorme ! Un réalisateur visionnaire ! Il cherche un profil très spécifique ! ». Le profil en question, c'est invariablement « Gars énervé n°3 » ou « Type qui passe et qui râle ». C'est ma niche. Mon créneau. Mon destin manifeste. Je suis le visage officiel de l'agacement hexagonal. Si le cinéma était une symphonie, je serais le coup de triangle foiré au milieu du deuxième acte qui fait sursauter la dame du premier rang.

Quand vous arrivez sur un plateau de tournage pour jouer « Gars énervé n°3 », vous comprenez vite que le tapis rouge, c'est pour les gens qui ont une hygiène dentaire irréprochable et un contrat avec L'Oréal. Moi, on m'envoie directement au HMC — Habillage, Maquillage, Coiffure — qui, pour mon cas, ressemble plus à une opération de maintenance sur un moteur de tracteur. La maquilleuse me regarde avec une tristesse infinie, soupire, et décide que pour incarner la colère pure, il suffit de ne pas camoufler mes cernes. « Ne change rien », me dit-elle en tapotant mon front avec une éponge qui a vu passer plus de visages de figurants que le guichet de la Gare du Nord.

« Garde cette expression de mec qui vient de découvrir que sa déclaration d'impôts a été rédigée en araméen. C'est parfait. »

Ensuite, vient l'attente. Le cinéma, c'est 14 heures d'attente dans une chaise pliante en plastique pour 12 secondes d'action. On vous parque dans une « zone de confort » qui est en réalité un hangar désaffecté où l'on vous sert du café qui a le goût de la défaite et des biscuits secs qui ont survécu à deux guerres mondiales. C'est là que vous rencontrez vos semblables. Il y a « Gars énervé n°1 » (un habitué qui prend son rôle très au sérieux et qui répète ses insultes dans un coin) et « Gars énervé n°2 » (un ancien champion de judo reconverti qui n'a pas compris que c'était du cinéma et qui veut vraiment casser la gueule du premier assistant).

Et puis, soudain, c'est le moment. Le réalisateur, un type avec une écharpe en lin même par 35 degrés, s'approche de moi. Il ne connaît pas mon nom. Pour lui, je suis « le barbu qui fait la gueule ».

« Alors, là, tu sors du café, tu vois le héros qui te bouscule, et tu explodes. Je veux de l'organique. Je veux que tu sois le symbole de la frustration sociale contemporaine. Tu n'es pas juste un passant, tu es le peuple qui gronde ! »

Moi, je hoche la tête avec un air pénétré, alors que je pense surtout au fait que ma chaussure gauche me fait un mal de chien.

« Action ! »

Je sors. On me bouscule. Je hurle : « EH ! TU PEUX PAS REGARDER OÙ TU MARCHES, DUCON ?! ».

« Coupez ! » hurle le visionnaire à l'écharpe. « C'était trop... vrai. On dirait que tu es vraiment en colère. On est dans une comédie dramatique, là. Mets-y un peu plus de... poésie. Sois énervé, mais avec une touche de mélancolie. Comme si tu avais perdu un canari ce matin. »

On la refait. Vingt-huit fois. À la trentième prise, j'ai tellement de « mélancolie énervée » en moi que je ressemble à un dépressif sous amphétamines. Le réalisateur

est ravi. Il vient me voir, me tape sur l'épaule et me dit : « On l'a. C'était puissant. Tu es un fantôme, mais un fantôme qui hante l'écran. » Traduction : on va couper 90 % de ta scène au montage et on ne verra que mon oreille gauche derrière un flou artistique de 400 ISO.

Et quand je ne suis pas le « Gars énervé », je suis le « Marseillais de passage ». C'est le stade ultime de la caricature cinématographique. Pour le cinéma parisien, être Marseillais n'est pas une origine géographique, c'est une pathologie mentale qui s'exprime par le port obligatoire d'un maillot de l'OM et une tendance à finir toutes ses phrases par « Oh fatche de con ».

« Tu peux nous la faire un peu plus... locale ? » me demande-t-on souvent.

« Locale comment ? »

« Je sais pas, mets-y du soleil ! On veut sentir la bouillabaisse et le bruit des cigales quand tu ouvres la bouche. On veut que le spectateur ait envie d'acheter de l'huile d'olive dès que tu apparais ! »

Alors je m'exécute. Je surjoue l'accent au point de ressembler à une parodie de Michel Galabru qui aurait avalé une boîte de sardines avariées. Je gesticule comme si j'essayais de guider un Boeing 747 sur une piste d'atterrissage. Je suis le « Marseillais de service », celui qui apporte la « caution populaire » avant que le héros, un type de Saint-Germain-des-Prés qui n'a jamais vu une merguez de sa vie, ne reprenne le devant de la scène pour expliquer le sens de la vie.

Le pire, c'est le moment de la sortie du film. J'invite des amis. Je leur dis : « Regardez bien, vers la 42ème minute, quand le héros traverse la rue. C'est là. »

Le moment arrive. Le héros traverse. On aperçoit une silhouette floue, dans le fond, qui semble engueuler un poteau électrique. C'est moi. Un quart de seconde. Un battement de cil. Si tu éternues, tu rates ma performance oscarisable.

« C'était toi, là ? » demande un pote, sceptique.

« Oui, t'as vu l'intention ? L'énergie ? »

« On aurait dit un SDF qui essaye d'arrêter un bus... »

« C'est le concept ! C'est le minimalisme ! »

C'est ça, ma vie de « figurant de luxe ». Je suis l'épice invisible d'un plat trop cher. Je suis celui qui remplit les vides, celui qui permet au héros d'avoir l'air noble en comparaison de ma vulgarité hurlante. Je suis le fantôme qui hante les arrière-plans, le mec qui, dans chaque film, semble se demander pourquoi il est là et si le buffet du tournage propose encore des mini-wraps au saumon (spoiler : non, les techniciens ont tout raflé).

Mais au fond, j'ai compris le secret. Le cinéma ne veut pas de moi pour mon talent de tragédien. Il veut de moi parce que je possède cette qualité rare : je sais être insupportable en haute définition. Je suis le rappel constant pour le spectateur que la vie, la vraie, c'est des gens qui râlent pour rien, qui portent des chemises froissées et qui font du bruit dans le décor. Je ne suis pas un acteur, je suis une nuisance sonore avec un numéro de sécurité sociale.

Alors, la prochaine fois que vous irez au cinéma, ne regardez pas la star qui pleure de façon esthétique sous la pluie artificielle. Regardez derrière. Cherchez le type qui, au troisième rang des figurants, a l'air de vouloir étrangler son voisin parce qu'il lui a piqué sa place de parking. C'est moi. Je suis le vrai visage du septième art. Le visage de celui qui n'a pas été invité à la fête, mais qui a quand même réussi à se glisser dans le cadre pour gâcher la photo. Et croyez-moi, pour faire ça bien, il faut un art sacrément consommé du hurlement.

Pan. Pan. Pan. Coupez. On garde la prise, mais on efface le mec au fond au montage numérique. Suivant.

# Chapitre 9

## L'Art de l'Esquive : Vanter l'impro pour ne pas écrire

Écrire, c'est pour les gens qui ont peur du vide, ou pire, pour ceux qui possèdent un agenda. On nous bassine depuis l'école avec la « puissance du verbe », la « noblesse de la plume » et cette espèce de fétichisme morbide pour le papier noirci. Laissez-moi vous dire une chose : le stylo bille est l'instrument de torture des comptables et des poètes ratés qui ont besoin de rimes pour masquer le fait qu'ils n'ont rien dans le ventre. Le papier, ça brûle, ça se froisse, et surtout, ça vous oblige à avoir une mémoire. Et la mémoire, c'est le début de la servitude.

Moi, j'ai choisi la liberté. J'ai choisi l'improvisation. Ou, pour être tout à fait honnête avec vous (puisque vous avez payé pour lire ce manuel de survie sociale), j'ai développé une allergie foudroyante à tout ce qui ressemble de près ou de loin à un script. Dès qu'un réalisateur s'approche de moi avec trois feuilles agrafées, je commence à avoir des plaques rouges et une envie soudaine de mordre. Pourquoi s'encombrer de mots choisis par un type payé pour rester en jogging dans un bureau climatisé, alors qu'on peut simplement exister, là, maintenant, avec toute la grâce d'un accident de tracteur ?

Le secret, pour ne jamais avoir à apprendre un texte, c'est de transformer votre flemme en manifeste artistique. Ne dites jamais : « Je n'ai pas lu le scénario ». Dites : « Je refuse de figer la pulsion de vie dans le carcan d'une syntaxe préétablie ». Voyez la différence ? Dans le premier cas, vous êtes un intermittent du spectacle qui va finir par distribuer des flyers pour un cirque dépressif. Dans le second, vous êtes un génie post-dramatique que personne n'ose contredire de peur de passer pour un philistin.

L'art de l'esquive commence par le regard. Quand le metteur en scène vous demande

si vous avez bossé votre scène, regardez-le avec une pitié infinie. Soupirez. Un long soupir qui vient des tripes, le genre de bruit que ferait un pneu qui se dégonfle sur l'autoroute du soleil. Puis, lâchez cette phrase magique, la clé de voûte de toute ma carrière de nuisance cinématographique : « Je ne travaille pas la scène, je la laisse m'habiter. Si je sais ce que je vais dire, je ne suis plus un acteur, je suis un lecteur de prompteur. Tu veux un acteur ou tu veux une liseuse Amazon ? »

Généralement, à ce stade, le réalisateur – qui est déjà sous Xanax parce que la pluie artificielle coûte 10 000 euros la minute – bafouille une excuse et vous laisse tranquille. Félicitations. Vous venez de gagner le droit de dire n'importe quoi.

L'improvisation, dans mon monde, ce n'est pas le truc ringard des ligues de théâtre où des gens en jogging se lancent des thèmes comme « Un pingouin fait ses courses à Monoprix ». Non. L'improvisation, c'est l'art suprême de combler le silence par du bruit brut, de la texture sonore, de l'organique qui pue. Puisque je vous le disais dans le chapitre précédent : je suis là pour gâcher la photo. Et rien ne gâche mieux une photo qu'un mec qui, au lieu de dire « Passe-moi le sel » comme c'est écrit à la page 42, décide de pousser un cri de héron cendré parce qu'il a « ressenti une urgence minérale ».

Tenez, l'autre jour, j'étais sur un plateau. Film d'époque. Costumes qui grattent, perruques qui sentent le chien mouillé, la totale. Je devais être le « Paysan n°4 ». Mon seul texte, c'était : « Oui, Monseigneur, la récolte sera maigre ». Passionnant, n'est-ce pas ? De quoi décrocher un César de la platitude. Au moment où la caméra se braque sur ma face de rat, j'ai senti cette sainte horreur du texte monter en moi. Le script m'oppressait. J'ai regardé l'acteur principal – une sorte de gravure de mode qui prenait son rôle très au sérieux – et au lieu de parler de la récolte, j'ai commencé à imiter le bruit d'une scie sauteuse en fixant ses boutons de manchette.

Le réalisateur a hurlé « COUPEZ ! ». Il est venu vers moi, écumant de rage.  
— « Qu'est-ce que tu fous, l'ami ? C'est quoi ce bruit ? »

— « C’est le bruit de l’oppression, Michel. Le paysan ne parle pas, il grince. Il est la machine cassée du système féodal. Si je parle, je valide le patriarcat. Je préfère scier le silence. »

Il est resté planté là, la bouche ouverte, cherchant une insulte assez sophistiquée pour ne pas paraître inculte. Il a fini par me dire de juste « rester là et de ne pas ouvrir la bouche ». Victoire totale. J’ai passé la journée payé à ne rien foutre, pendant que les autres malheureux se tapaient des tirades en vieux français.

C’est ça, l’Art de l’Esquive. Faire croire que votre vide intérieur est une exploration métaphysique. Si vous ne savez pas quoi dire, hurlez. Le hurlement est l’improvisation universelle. Ça ne demande aucune grammaire, aucune ponctuation, et ça met tout le monde mal à l’aise. Or, dans le milieu de l’art, si les gens sont mal à l’aise, c’est que vous avez touché une « vérité ».

D’ailleurs, j’ai remarqué que plus vous êtes insupportable sur un plateau sous couvert d’impro, plus on vous respecte. Si vous arrivez en disant « Désolé, j’ai oublié mon texte », vous êtes une merde. Si vous arrivez en disant « Le texte me dégoûte, il a un goût de fer dans ma bouche, je vais plutôt proposer une série d’onomatopées basées sur le cri de la mouette en période de rut », vous devenez un collaborateur de création. On va même vous demander votre avis sur la couleur des rideaux.

Il y a une jouissance pure à voir un scénariste – ce petit être fragile qui a passé six mois à peaufiner des dialogues sur le sens de la vie – voir son œuvre se faire piétiner par un figurant qui décide que son personnage est en fait un muet qui communique uniquement par des claquements de langue. C’est ma petite vengeance contre l’école primaire. C’est ma revanche sur la dictature du stylo à quatre couleurs.

Bien sûr, cela demande un certain aplomb. Il faut savoir tenir le regard. Si vous baissez les yeux, vous êtes démasqué : on verra que vous êtes juste un feignant qui préfère passer sa nuit à regarder des vidéos de rats-laveurs plutôt que d’apprendre

trois répliques. Mais si vous gardez ce regard fixe, un peu fou, ce regard de celui qui a vu le fond de l'abîme (ou le fond de sa bouteille de bière), alors vous êtes intouchable.

Et puis, soyons honnêtes, l'écriture est un acte de vanité. Croire que ses propres mots méritent d'être gravés dans le marbre d'un fichier PDF, quel orgueil ! L'improvisation, elle, est humble. Elle accepte sa propre disparition à l'instant même où elle est produite. Je crie, j'existe, je disparaiss au montage. C'est l'écologie de l'esprit. Je ne laisse aucune trace papier, aucun déchet intellectuel. Je suis une bouffée de chaleur dans un monde de banquises de mots.

Alors, la prochaine fois que vous aurez un dossier à rendre, un compte-rendu à écrire ou un discours de mariage à préparer, n'utilisez pas de stylo. Levez-vous, renversez votre chaise, et improvisez une chorégraphie nerveuse en imitant le cri du moteur diesel par grand froid. Si on vous demande ce que vous faites, dites simplement : « L'écriture me limitait. J'ai préféré la performance. »

Vous verrez. Ça ne règle pas les problèmes, mais ça donne une telle classe à votre incompetence que personne n'osera plus jamais vous demander de rédiger quoi que ce soit. Et c'est ça, le vrai but de la vie : ne plus jamais avoir à tenir un stylo bille de sa main.

Pan. Dans les dents, l'Académie française. Suivant.

# Chapitre 10

## Le Vélodrome : Un stade pour un seul homme (et beaucoup de vent)

Le Mistral n'est pas un vent, c'est une opinion politique. À Marseille, il ne se contente pas de décorner les bœufs ; il gifle les mouettes, déshabille les touristes et transforme le moindre chuchotement en une insulte voyageant à 110 km/h vers la Corse. C'est dans ce décor, ce bol de béton géant qu'on appelle le Vélodrome – une structure qui ressemble étrangement à un bidet pour Titan – que j'ai décidé de porter l'art du hurlement à son paroxysme.

Pourquoi louer un stade de 67 000 places pour une seule question ? Parce que la démesure est la seule réponse logique à l'insignifiance de l'existence. Si vous posez une question stupide dans un ascenseur, vous êtes un gêneur. Si vous la posez au Vélodrome avec une sonorisation capable de faire avorter des baleines à 400 kilomètres de là, vous êtes un performer. C'est la différence entre le harcèlement et l'art contemporain : le budget.

L'organisation m'a coûté le prix d'un pays en voie de développement. Il a fallu payer les stadiers, les agents de sécurité qui te fouillent comme si tu cachais une ogive nucléaire dans ton sandwich, et surtout, il a fallu remplir les gradins. J'ai engagé 66 999 figurants. Je leur ai dit qu'il y aurait un concert de Jul ou une apparition de la Vierge Marie, je ne sais plus. De toute façon, à Marseille, la frontière entre les deux est plus fine qu'une feuille de papier à rouler.

Le stade est plein. Une mer de visages flous qui ondule sous les projecteurs. L'air est saturé d'une odeur de fumigènes, de merguez et de désespoir social. Et moi, je suis là, au centre du rond-point central, minuscule point noir sur la pelouse immaculée, tenant

un micro plaqué or qui pèse le poids d'un âne mort. Le vent s'engouffre sous le toit blanc, créant un effet de vortex qui me fait ressembler à Marilyn Monroe dans une version beaucoup plus poilue et colérique.

Le silence tombe. C'est un silence lourd, un silence de béton. 67 000 paires d'yeux me fixent. C'est le moment. Je ne vais pas parler de la vie, de la mort, ou du prix du gasoil. Je vais faire ce pour quoi j'ai sacrifié mon PEL et ma dignité.

Je lève les yeux vers le virage Nord. Tout en haut. Dans la stratosphère du stade. Là où l'oxygène se fait rare et où les gens ressemblent à des miettes de pain. Au 400ème rang, il y a un type. Appelons-le Jordan. Jordan porte un maillot trop serré et une coupe de cheveux qui suggère qu'il a perdu un pari avec une tondeuse à gazon.

J'inspire. Je gonfle mes poumons au maximum, aspirant la moitié de la pollution de l'avenue du Prado. Mes cordes vocales se tendent comme les câbles du pont de San Francisco. L'ingénieur du son me fait un signe de la main, il a l'air de quelqu'un qui s'apprête à déclencher la fin du monde.

« JORDAN ! »

Le nom explose dans les enceintes. Le mur de son me frappe en retour, une onde de choc physique qui manque de me renverser. Les oiseaux tombent du ciel, foudroyés par la fréquence. Le message voyage, rebondit sur les parois de plexiglas, s'engouffre dans les coursives, et revient me percuter les tympanes avec la force d'un 38 tonnes.

« JORDAN ! EST-CE QUE T'ES MARIÉ... »

Pause dramatique. Le vent siffle. Soixante mille personnes retiennent leur souffle, se demandant si je vais annoncer une rupture, une demande en mariage ou une analyse du traité de Maastricht.

« ... OU EST-CE QUE T'ES UN CHARO ?! »

Le mot « Charo » résonne pendant quatorze secondes. C'est la magie de l'acoustique marseillaise. \*Charo... aro... ro...\* Le stade entier devient une cathédrale dédiée à la culture de la drague agressive de bas étage. C'est sublime. C'est la définition même de l'absurde : utiliser une technologie de pointe et une logistique militaire pour poser une question qu'on pose normalement après quatre shots de tequila dans une boîte de nuit de zone industrielle.

Au 400ème rang, le petit point que je suppose être Jordan semble se figer. Il réalise que 67 000 personnes viennent d'être témoins de son interrogation existentielle. Est-il un homme engagé, un pilier de la société, un amant fidèle ? Ou est-il ce prédateur des réseaux sociaux, ce charognard de la "DM", cet adepte du "vu" et de la disquette de minuit ?

Le stade attend la réponse. Mais il n'y en aura pas. Parce que le cri est une voie à sens unique. C'est toute la beauté du concept développé dans les chapitres précédents : je hurle sur un inconnu, mais je me fous royalement de ce qu'il a à dire. Sa réponse serait une pollution. Son explication serait une faiblesse. Dans l'arène, il n'y a qu'une seule voix, celle du mégalomane au micro.

Regardez l'absurdité de la scène. Un homme seul au milieu d'un monument historique, interrogeant un inconnu sur sa propension à être un prédateur de Tinder, alors que le vent de Provence essaie de lui arracher sa chemise. C'est ça, la vraie littérature. C'est ça, la fin de l'écriture. Pourquoi rédiger un essai de 400 pages sur la sociologie des rapports hommes-femmes à l'ère du numérique quand on peut simplement louer un stade et hurler un mot d'argot à la face de Dieu ?

L'Académie française peut bien s'étouffer avec ses dictionnaires. Ils cherchent le mot juste ? Moi j'ai le volume juste. Ils cherchent la postérité ? Moi j'ai l'écho. Le Vélodrome n'est plus un stade de football, c'est devenu mon bureau. Un bureau sans

tiroirs, sans dossiers, sans collègues passifs-agressifs qui volent tes yaourts dans le frigo commun. Juste moi, un micro, et 67 000 figurants qui se demandent s'ils vont être payés.

(Spoiler : ils ne le seront pas. Je leur ai dit que l'expérience humaine était leur seul salaire. Ils ont essayé de me lyncher, mais il s'avère qu'il est très difficile de rattraper quelqu'un quand on est au 400ème rang et qu'il y a 200 mètres de béton et trois cordons de CRS entre vous et votre cible.)

Je quitte la pelouse alors que la rumeur monte. La foule réalise l'arnaque. Les insultes commencent à pleuvoir, mais elles sont délicieuses. C'est un contre-chant magnifique. Je marche vers le tunnel des joueurs, le sourire aux lèvres. Un stadier m'arrête, l'air hagard :

— Monsieur, vous ne pouvez pas faire ça. Les gens sont furieux. Pourquoi avoir fait tout ça ?

Je le regarde droit dans les yeux, avec cette étincelle de démente qui caractérise ceux qui ont enfin compris que la vie est une mauvaise blague sans chute.

— Parce que le papier m'étouffait, mon brave. J'ai préféré la performance. Et entre nous... vu sa tête, Jordan est définitivement un charo.

Je sors du stade. Dehors, le Mistral souffle toujours. Il emporte mes paroles, les disperse sur la Méditerranée, les mélange aux cris des mouettes et au bruit des pots d'échappement des scooters trafiqués. Demain, il ne restera rien. Aucune trace. Aucune archive. Juste un acouphène persistant dans l'oreille de 67 000 personnes et un Jordan qui, tout en haut de son perchoir, se demande encore comment sa vie a pu basculer en l'espace d'une seconde.

C'est le propre du cri : il sature l'espace pour mieux le vider. C'est une purification par le bruit. Dans un monde où tout le monde veut laisser une trace, j'ai choisi de laisser un trou. Un immense trou sonore de la forme d'un stade de foot.

Pan. Dans les dents, la subtilité. Suivant.

# Chapitre 11

## La Fraternité Sélective : 'Mon frère, mon sang, t'es moche'

Imaginez un chirurgien qui, juste avant de vous ouvrir le thorax sans anesthésie avec une cuillère à pamplemousse, vous tapoterait la joue en murmurant : « T'inquiète, le sang de la veine, ça va bien se passer. » C'est à peu près le niveau de sécurité émotionnelle qu'on ressent à Marseille quand un inconnu vous appelle « mon frère ». Dans cette ville, la fraternité n'est pas un lien de parenté, c'est une stratégie de siège. C'est le lubrifiant social qu'on utilise pour faire passer une pilule de cyanure de la taille d'un pneu de tracteur.

Si vous voulez comprendre l'essence de la « Fraternité Sélective », il faut observer le prédateur en milieu naturel. Pas le lion dans la savane, non. Le Marseillais en terrasse, face à un expert-comptable de cinquante ans qui a commis l'erreur fatale de porter une chemise à manches courtes avec une cravate.

Christian. Appelons-le Christian. Christian est un homme dont la vie est une suite ininterrompue de colonnes Excel et de déductions fiscales. Il est l'incarnation humaine du beige. Il dégage une odeur de papier recyclé et de tristesse administrative. Il est là, assis au Vieux-Port, pensant naïvement qu'il peut se fondre dans la masse parce qu'il a acheté un polo « Sud » en solde.

C'est là que j'interviens. Parce que le monde a besoin d'un équilibre, et que l'équilibre de Christian est bien trop stable pour être honnête.

— Oh, le sang ! La forme ou quoi ?

Je m'approche de lui avec l'enthousiasme d'un Golden Retriever sous cocaïne.

Christian sursaute. Il vérifie ses poches. Il se demande si on a fait l'école primaire ensemble ou si j'ai géré son dossier de redressement judiciaire en 2012. Il est pétrifié par ce « le sang ». C'est un terme puissant. Ça implique une circulation commune, un partage d'hémoglobine, une transfusion spirituelle.

— Euh... oui, bonjour ? balbutie Christian, les yeux écarquillés derrière ses lunettes à montures invisibles (le choix stylistique des gens qui ont abandonné tout espoir de séduction).

— On se connaît ? demande-t-il, la voix chevrotante.

— Mais bien sûr qu'on se connaît, mon frère ! On est ensemble, non ? La famille, la vie de ma mère, tu me régales d'être là !

À ce stade, Christian commence à se détendre. C'est le syndrome de Stockholm marseillais. Il se dit que finalement, les gens ici sont chaleureux. Il se sent inclus. Il sent une petite étincelle de vie pétiller dans son cœur d'expert-comptable flétri. Il sourit presque. Il pense : « Je suis le sang de ce jeune homme. C'est merveilleux. »

C'est précisément à cet instant, quand la garde est baissée, quand le bouclier est au sol, que je sors le scalpel.

— Par contre, on va pas se mentir, le sang... Entre toi et moi, en toute amitié... t'es moche. Mais vraiment. Un truc de fou. T'es moche d'une manière presque académique. On dirait que Dieu a fini ta modélisation un vendredi à 17h55 juste avant de partir en week-end.

Le silence qui suit est plus lourd qu'un dictionnaire de droit commercial. Christian ne comprend pas. Le contraste est trop violent. Son cerveau bugge. Comment peut-on être « le sang » et « une erreur de la nature » dans la même phrase ? C'est la magie de la Fraternité Sélective. C'est l'art de t'inviter à la table pour mieux te dire que tes

chaussures sont un crime contre l'humanité.

— Non, mais regarde-toi, mon frère, j'enchaîne avec une tendresse infinie dans la voix. Ta tête, on dirait une pomme de terre qui a essayé de lire les œuvres complètes de Kant et qui a fait un AVC au milieu. C'est fascinant. C'est de l'art brut. Ton visage, c'est pas une identité, c'est une zone de travaux publics jamais terminée. Et ta chemise ? Christian, le sang de la veine, pourquoi tu t'infliges ça ? On dirait un rideau de douche de chez Gifi qui a eu des ambitions sociales.

Christian bafouille. Il essaie de protester, mais je l'interromps d'un geste de la main protecteur.

— Chut. Ne dis rien. C'est pas de ta faute. C'est génétique, c'est le destin. Mais je te le dis parce que je t'aime bien, t'as capté ? Si je n'étais pas ton frère, je ne te dirais rien. Je te laisserais déambuler dans la rue avec cette tête de lémurien dépressif sans te prévenir. Mais là, entre nous, le sang... C'est chaud. T'es moche comme un lundi matin sous la pluie à Maubeuge. T'es moche comme un constat amiable après un carambolage. T'es moche comme une déclaration de revenus rectificative.

L'usage du « frère » est crucial ici. C'est ce qui rend l'insulte irréfutable. Si je l'insultais simplement, il pourrait se vexer, se rebeller, appeler la police ou son syndicat de copropriété. Mais là, je le détruis au nom de l'amour fraternel. Je suis le miroir impitoyable de sa propre médiocrité esthétique, mais je tiens le miroir avec une main posée sur son épaule.

L'expert-comptable regarde son café. Il se voit dedans. Il réalise que sa vie n'est qu'une suite de chiffres gris dans un monde qui hurle en couleurs. Je viens de lui injecter une dose de réalité pure, sans couper, directement dans l'artère.

— Allez, sans rancune, la famille ! Je te laisse, j'ai des gens à aller voir. Mais fais un effort, Christian. Pour nous. Pour la lignée. Pour le sang. Change de tête, ou au moins

de cravate. Parce que là, honnêtement, même un radar automatique refuserait de te prendre en photo.

Je m'éloigne. Je sens son regard dans mon dos. Un mélange de confusion, de tristesse et d'une étrange forme de gratitude masochiste. Il va rentrer chez lui, il va regarder sa femme (qui s'appelle probablement Monique et qui collectionne les fèves de galettes des rois) et il va se demander : « Suis-je vraiment le sang ? Et si oui, pourquoi ce sang est-il si moche ? »

C'est ça, le service public que je rends. La plupart des gens passent leur vie dans un cocon de politesse hypocrite. On vous dit que vous avez « du charme », que vous êtes « atypique », que vous avez « une personnalité ». Moi, je vous dis que vous ressemblez à un avant-bras de maçon après une journée de coffrage. C'est plus honnête. C'est plus pur.

Le terme affectif marseillais est une arme de destruction massive de l'ego. C'est le baiser de Judas, mais avec un accent qui sent l'anis et la mauvaise foi. Quand on vous appelle « mon vieu », « mon gâté » ou « mon minot » avant de vous expliquer que votre existence est une aberration statistique, c'est une forme d'exorcisme. On vous libère de vos illusions.

Christian, ce soir, ne dormira pas. Il va repenser à cette interaction. Il va analyser chaque syllabe. Il cherchera l'erreur de calcul. Mais il n'y en a pas. En comptabilité, 1+1 font 2. En Fraternité Sélective, "Mon Frère" + "T'es moche" = "Va te jeter dans le port, tu fais baisser la valeur immobilière du quartier".

C'est une éducation par le traumatisme lexical.

Certains appellent ça de la cruauté gratuite. Moi, j'appelle ça de la philatélie humaine : je collectionne les réactions de panique chez les gens qui pensaient que leur statut social les protégeait de la vérité. Un expert-comptable peut calculer l'amortissement

d'une flotte de véhicules sur dix ans, mais il ne peut pas amortir le choc d'apprendre qu'il a le charisme d'un flan périmé.

Le soleil commence à décliner sur la Canebière. La lumière devient rasante, dorée, magnifique. Elle sublime les façades des vieux immeubles et les visages des passants. Sauf celui de Christian, qui reste désespérément plat, comme une page de garde de rapport annuel.

Je croise un autre type. Il porte des lunettes de soleil à 600 euros et un short trop court. Il a l'air d'un influenceur fitness qui aurait mangé un dictionnaire de citations de motivation. Il se sent beau. Il se sent fort. Il se sent prêt à conquérir le monde.

Je m'arrête. Je prends ma respiration. Je sens cette petite étincelle de démence qui frétille derrière mes rétines.

— Oh, le gâté ! Mon cousin ! La famille !

Il se retourne, tout sourire. Il s'attend à un compliment, à une photo, à une reconnaissance de sa superbe.

— La vie de ma mère, t'as une tête, on dirait un accident de trottinette électrique qui aurait pris vie. Entre nous, le sang... faut arrêter la créatine, ça te fait gonfler le front, on dirait un écran plat. T'es moche, mon frère. C'est pas grave, mais c'est là. Allez, la bise à la famille.

Pan. Dans les dents, l'esthétique.

Le "sang" n'a jamais été aussi rouge que lorsqu'il s'agit de le faire bouillir chez les autres. C'est une mission. C'est un sacerdoce. Et honnêtement ? Ça fait un bien fou.

Suivant.

# Chapitre 12

## La Sortie de Scène : Disparaître avant la vengeance

Le problème de l'héroïsme, c'est qu'il se termine généralement par une épitaphe en Comic Sans MS et un bouquet de fleurs en plastique. Or, si j'ai passé ces trois dernières heures à piétiner l'ego de deux cents personnes avec la délicatesse d'un sanglier dans un magasin de porcelaine Ming, ce n'est pas pour finir en carpaccio humain sur le bitume d'un parking de zone industrielle.

Il y a un moment précis, un basculement métaphysique, où l'on passe du statut de génie de la répartie à celui de proie pour prédateurs sous-éduqués. C'est cet instant magique où le silence stupéfait de la foule se transforme en un bourdonnement sourd, celui d'une ruche de frelons à qui on aurait volé leur goûter. Vous les voyez, là ? Les deux cents paires d'yeux qui convergent vers vous ? Ce n'est plus de l'admiration. C'est le calcul balistique de la distance nécessaire pour vous envoyer une rotule dans l'espace.

Regardez bien votre public. Ce n'est plus une assemblée d'individus, c'est un syndicat. L'union sacrée des offensés. Le prof d'histoire-géo que j'ai traité de « rescapé d'un naufrage de pulls en laine » est en train de murmurer avec le bodybuilder à l'écran plat de tout à l'heure. Ils ne parlent pas de poésie. Ils partagent probablement leurs intentions de transformer mon visage en puzzle de mille pièces, niveau expert.

C'est ici que commence la phase la plus noble, la plus pure de notre art : la fuite lâche, éperdue et absolument non négociable. Parce que la gloire, c'est bien, mais la mastication, c'est mieux.

La première règle de la sortie de scène quand on a insulté la terre entière, c'est la gestion de l'inertie. Il ne faut jamais, au grand jamais, courir immédiatement. Courir, c'est avouer qu'on a peur. Courir, c'est donner le signal du départ pour une chasse à courre où vous êtes le renard et où les chiens ont des crics de Peugeot 206 dans les mains. Non, il faut partir avec une élégance insultante. Une sorte de démarche de paon qui vient de chier sur le tapis du salon.

Je commence par un petit signe de la main, le geste désinvolte du monarque qui quitte ses sujets.

— Bon, c'était charmant, mais j'ai un rendez-vous avec la dignité, un concept qui vous est visiblement étranger. Ne me accompagnez pas, je connais le chemin vers la liberté.

Et là, je pivote.

Le secret, c'est la tête. Gardez-la haute tant que vous êtes dans leur champ de vision périphérique. Mais dès que vous franchissez le rideau ou la porte de secours, vous devez vous transformer en Usain Bolt sous meth. Dès que le chambranle de la porte disparaît de ma vue, mes chaussures à 400 euros — qui ne sont absolument pas conçues pour l'athlétisme mais pour mépriser les pauvres — deviennent des turbines.

Je dévale l'escalier de service. À chaque marche, j'entends le grondement de la foule qui s'éveille. Ils ont compris. La sidération a laissé place à l'organisation logistique de la violence. On entend des bruits de chaises que l'on bouscule. C'est le son de la démocratie qui se met en marche pour vous casser les dents.

Arrivé au rez-de-chaussée, le parking s'offre à moi comme un champ de mines. C'est là que le véritable danger réside. Le parking, c'est le territoire du cric. C'est l'arène où le civilisé redevient Cro-Magnon avec un antivol de vélo.

Je vois déjà un petit groupe qui s'agglutine près de la sortie principale. Ils

m'attendent. Ils sont là, avec leurs têtes de figurants dans un film de zombies, mais avec des survêtements plus chers. Il y a le « gâté » à la tête d'écran plat. Il tient une clé en croix. Il a l'air de vouloir me visser les oreilles sur les chevilles. C'est touchant, cette solidarité dans la haine. Ils ont oublié leurs différends, leurs classes sociales, leurs régimes alimentaires. Je les ai unis. Je suis un faiseur de paix, techniquement. Un Messie qui court très vite.

Heureusement, j'ai anticipé. Toujours anticiper. Un professionnel ne gare jamais sa voiture sur le parking officiel. Garer sa voiture sur le parking officiel, c'est comme signer son arrêt de mort et fournir le stylo. Ma voiture est garée à trois pâtés de maisons, derrière une benne à ordures qui sent le désespoir et le chou fermenté.

Je contourne le bâtiment par les buissons. L'épine d'un rosier me griffe la joue. C'est le prix de l'art. Je rampe sous une haie de thuyas avec la grâce d'un commando d'élite qui aurait trop mangé de foie gras. Derrière moi, les cris commencent.

— IL EST OÙ LE PETIT CON ?

— DÉMONTÉZ-LE !

— IL EST PAS SORTI PAR DEVANT !

C'est le moment où l'adrénaline se transforme en pur nectar. Ce moment où vous réalisez que vous avez réussi l'exploit de rendre deux cents personnes absolument folles de rage sans même avoir eu besoin de les toucher. C'est de la chirurgie esthétique inversée : je leur ai refait le portrait psychologique, et ils n'aiment pas le résultat.

Je déboule dans la rue adjacente. Mon cœur tape contre mes côtes comme un prisonnier qui essaierait de s'évader avec une petite cuillère. Je vois ma voiture. Elle est là, fidèle, discrète, prête à m'extraire de ce cloaque de ressentiment.

Je sors mes clés. Mes doigts tremblent un peu, mais c'est l'excitation, promis. Pas la peur. Un expert du hurlement n'a jamais peur, il est juste en « optimisation tactique

de sa survie ».

Au moment où je mets le contact, je vois au loin, au bout de la rue, une silhouette familière qui déboule en courant. C'est l'influenceur fitness. Il court bien, l'animal. On sent que la créatine porte ses fruits. Il brandit son smartphone comme si c'était une grenade. Il hurle des menaces qui n'ont aucun sens syntaxique mais dont la charge émotionnelle est très claire.

Je passe la première. Je baisse la vitre. Juste un centimètre. Juste assez pour que le venin puisse passer.

Il arrive à ma hauteur alors que je commence à rouler. Il tape sur la vitre. Son visage est rouge, une sorte de nuance entre la tomate cerise et l'arrêt cardiaque imminent. Il est magnifique dans sa haine. C'est mon chef-d'œuvre.

— Ton front ! je hurle par la fente. On dirait toujours un iPad Pro ! Va faire une mise à jour, le sang !

Et j'écrase l'accélérateur.

Le bruit du moteur couvre ses insultes. Dans mon rétroviseur, je le vois s'arrêter, les mains sur les hanches, haletant, perdant sa superbe à chaque seconde qui passe. Il est là, au milieu de la route, ridicule avec son short trop court et sa fureur impuissante.

Je suis seul dans l'habitacle. Le silence revient. Mon souffle s'apaise. C'est la fin du spectacle. Les lumières s'éteignent. La scène est vide. J'ai insulté deux cents personnes, j'ai failli mourir sous les coups d'une clé à molette, et j'ai encore toutes mes dents.

C'est ça, la vraie victoire. Ce n'est pas d'avoir raison. Ce n'est pas d'être le plus fort. C'est d'avoir le dernier mot et d'être déjà à dix kilomètres quand l'autre commence à

préparer sa réponse.

La vengeance est un plat qui se mange froid, disent les imbéciles. Mais la fuite est un dessert qui se déguste à 130 km/h sur l'autoroute, en écoutant du jazz classique et en pensant à la tête de la prochaine victime.

Parce qu'au fond, demain, il y aura d'autres inconnus. D'autres parking. D'autres crics. Et j'ai encore plein de choses à leur dire sur la forme de leurs sourcils ou l'inutilité de leur existence.

La vie est belle quand on sait partir à temps.

Suivant.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Art de hurler sur des inconnus"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)